

Monologue amoureux

Série d'été. Carole Zalberg accompagnera vos dimanches d'août de nouvelles du désir, variations autour d'une rencontre fantasmée. Aujourd'hui « Là » et « La faim »

Là

Une chambre. Tu y pénètres avant moi, tires les rideaux pour allumer l'ombre et que je ne voie pas ce qui ne nous appartient pas : les murs un peu sales... le couvre-lit éreinté par des corps inconnus... sur le tapis des traces vagues.

« Maintenant viens », dis-tu avec toute la douceur de notre monde. Je m'avance et même si je sens le sol sous mes pieds c'est dans le vide que je plonge à cet instant-là. Non. Pas le vide. Un espace en suspens où rien n'arrêtera les vertiges et l'affolement ; notre terre comme un ciel. Tu verras que je vacille et pour me garder entière et vivante tu me jetteras la corde de tes mots enchevêtrés. Pas un instant tu ne cesseras ton tissage étroit, qui me retiendra et me comblera.

Alors j'inventerai mon propre chant pour toi. Arrimée au fil de ta voix, je pourrai laisser mes mains te le réciter.

D'abord me défaire des vêtements qui me dissimulent à toi. Les ôter un à un jusqu'à l'absolue nudité de mon âme même. Car c'est ainsi que sous ton regard il faut que je sois. Une eau claire et qui n'attend que toi.

Je fermerai les yeux pour que tes mains non plus ne s'effraient pas. Je calmerai mon cœur, me ferai lisse et tiède, traversée d'une risée lorsqu'elles se poseront sur moi.

Tes paumes, par endroit, sont un peu rugueuses et font de la douceur ailleurs une torture délicieuse. Je veux le velours et l'éraflure. Je veux cette étrange trace qui jamais ne s'effacera. Les baisers et les blessures de notre combat.

La faim

C'était moi, allongée en travers de ce lit. Jetée plutôt : bras et jambes en étoile, cheveux d'algues collés au visage, draps froissés autour en vagues affolées.

C'était après.

Je ne sais pas où tu étais.

Debout peut-être, qui me regardais.

Quand je m'étais retrouvée nue et tremblante devant toi, tu m'avais prise contre ton corps dur et tu m'y avais gardée longtemps. Assez longtemps pour que mes frissons te gagnent et menacent de nous renverser.

Puis tu m'avais détachée de toi très doucement sans que ton regard, lui, ne me lâche pour autant.

« Laisse-moi faire », avais-tu ordonné.

« Laisse-moi t'emporter jusqu'à nous. »

D'une main tu avais dénudé le lit fatigué, tandis que de l'autre tu me faisais signe d'attendre, de ne pas bouger.

Tu avais arraché du sol la brindille au vent que j'étais encore et dans un geste vaste et continu l'avais déposée là où tu la voulais, où tu me voulais.

Tu ne parlais plus mais je savais que je ne devais toujours pas agir. Tes baisers qui n'oubliaient rien tout au long de moi redessinaient mon corps

« D'abord me défaire des vêtements qui me dissimulent à toi. Les ôter un à un jusqu'à l'absolue nudité de mon âme même. Car c'est ainsi que sous ton regard il faut que je sois. Une eau claire et qui n'attend que toi »

s'enferme entre les draps et ma chair tout ce brasier doucement allumé. C'est ainsi que tu es venu. C'est ainsi que tu m'as voulue.

Mais voilà que la silhouette échouée sur la couche en eaux démontées semble s'éloigner. Je m'ébroue d'un rêve et je crois encore sentir ta faim me visiter.

Dimanche prochain : « Dégustation » et « Chasse ».

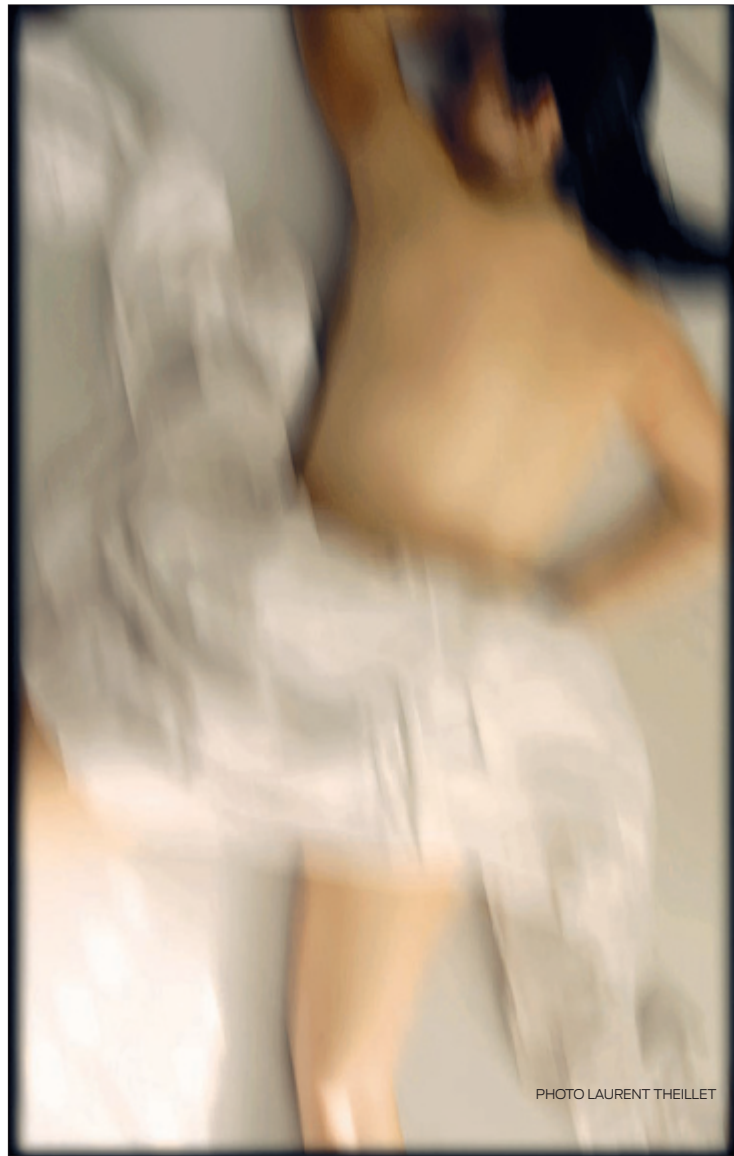


PHOTO LAURENT THEILLET

L'AUTEUR



Carole Zalberg

Ce texte est extrait d'« Une histoire, monologue amoureux », qui est inédit.

Carole Zalberg est romancière. Elle est née en 1965 et vit à Paris. Elle écrit également des poèmes, des chansons, travaille à un scénario et anime des ateliers d'écriture et des rencontres littéraires.

« Et qu'on m'emporte », son dernier ouvrage, est paru en 2009 aux éditions Albin Michel.

Notre sélection de livres pour l'été



La dame à bulles

Biographie Après les Schneider, Elvire de Brissac a sorti de sa généalogie Barbe Ponsardin, une grosse dame née peu avant la Révolution, sans charme ni élégance, mais sacrément entreprenante. Amoureuse (rencontre romantique !), mariée, et sitôt veuve. Veuve Clicquot. La famille de son mari fait dans le vin et le champagne. La dame reprend l'affaire familiale, seule. Elle fait fortune, marie mal sa fille, amasse autant de revers que de biens. C'est la première femme chef d'entreprise, en dépit du Code civil en vigueur. **(I.M.C)**

★★★★

« Voyage imaginaire autour de Barbe Nicole Ponsardin, Veuve Clicquot : 1777-1866 », par Elvire de Brissac, Grasset, 165 p., 14,50 €.

Infiltrée

Polar On dit qu'elle ressemble à Amy Winehouse, mais c'est vraiment un effet d'optique. Rien de trash dans les intrigues imaginées par Tana French. On pourrait risquer un rapprochement avec Mary Higgins Clark si la doyenne du suspense se souciait de style. Dans « Comme deux gouttes d'eau », elle reprend un de ses personnages, Cassie Maddox, détective spécialiste des infiltrations en milieu hostile, sosie d'une étudiante assassinée dans les parages d'un vieux manoir où vivent quatre étudiants. Faire croire à la survie de la victime pour la réintroduire dans l'intimité du groupe est un défi passionnant que la plume élégante de Tana French relève avec brio. **(L.G.)**

★★★★

« Comme deux gouttes d'eau », de Tana French, éd. Michel Lafon, 480 p., 21 €.



Ombres portées

SF Le second roman de Jérôme Lafargue n'est pas seulement une ode inspirée à la forêt et ses enchantements – on imagine sans mal qu'il s'agit des Landes natales de cet universitaire de Pau. Comme un jeu de piste (forestière), l'histoire retrace le destin surprenant d'un jeune homme fragile, amoureux et désespéré à l'idée de ne pas être à la hauteur d'ancêtres hors du commun dans un monde qui se disloque jour après jour, jusqu'à être un jour balayé par la tempête Klaus. Le style est rigoureux et le souffle poétique puissant. Voilà des « Ombres » qui méritent impérativement de surgir du bois...

★★★★

« Dans les ombres sylvestres », de Jérôme Lafargue, éd. Quidam, 16 €.

Les croisades à reculons

SF Tancrede de Hauteville, compagnon de Godefroid de Bouillon, participe à la prise de Jérusalem en 1099 et devint ensuite régent d'Antioche. Ses exploits sont contés par le Tasse, et on en retrouve la trace dans l'opéra, de Monteverdi à Rossini. Pénétré de l'idéal des croisades, il semble qu'il s'opposât aux massacres dont était coutumière la soldatesque normande ou franque qui déferlait alors sur l'Orient. De même, l'esprit de lucre de beaucoup de chrétiens avides de se tailler des fiefs en Palestine dut lui être étranger. Ceci, joint à la fascination réelle qu'éprouvèrent les croisés un peu frustes devant les splendeurs et la science de l'Orient, aurait-il pu l'amener à changer de bord ? C'est ce qu'imagine Bellagamba dans ce livre qui n'est pas un roman historique, mais une « uchronie », et traite du temps à peu près comme l'utopie le fait de l'espace, proposant

une vue alternative du passé... Le héros de la « Jérusalem délivrée » du Tasse rencontrera là aussi sa Clorinde, mais en mettant ses pas dans ceux des Assassins du Vieux sur la Montagne, il prendra possession du savoir perdu d'Héron d'Alexandrie, dont les machines étonnantes l'amèneront un jour à changer la face du monde.

Une fable ambiguë aux relents de cendre et de sang, mêlant traîtrise et rédemption, un « time opera » qui rend en même temps hommage à la musique, en la personne de Clément Zaffini, grand-père de l'auteur, qui exhuma le « Tancrede » de Campra et Danchet (1702), dont le libretto est publié en fin d'ouvrage. **(F.R.)**

★★★★

« Tancrede, une uchronie », par Ugo Bellagamba, éd. La Bibliothèque voltaïque/Les Moutons électriques, 255 p., 23 €